

JEAN-LUC COUDRAY

LETTRES BURN-OUT^{DE}



WOMBAT

Lettres de burn-out



Les Insensés n°41

DU MÊME AUTEUR

CHEZ WOMBAT

L'Amusant Musée ou Le Jeu de l'Art

(dessins d'Isabelle Merlet, préface de Philippe Geluck),

coll. « Les Iconoclastes », 2019

JEAN-LUC COUDRAY

Lettres de burn-out

L'art délicat de jeter l'éponge

Wombat

Tous droits réservés.
© Nouvelles Éditions Wombat, 2020.
ISBN : 978-2-37498-182-6
ISSN : 2261-8724

*Un président de la République
renonce au pouvoir*

Chers Français,

J'ai le regret de vous informer de ma démission en tant que chef de l'État.

En effet, totalement épuisé, je jette l'éponge.

Pour commencer, mon calendrier est encombré de commémorations, inaugurations, consécration, célébrations, décorations, anniversaires pour lesquels je n'ai pas trouvé le sosie nécessaire.

Ensuite, entre deux rendez-vous protocolaires, je dois décider en fonction de dossiers que je n'ai ni le temps de consulter ni la compétence de comprendre. Soumis aux conclusions d'experts qui manipulent mon ignorance, je suis dépassé par la trop grande technicité de ma fonction.

Globalement, je peine à me convaincre d'être le premier des Français. Quand je vois dans le miroir

ma tête de conseiller en placements, parfaitement lisse comme pour faciliter le libre échange, avec mon regard transhumaniste, ma bouche de mannequin, mon sourire moléculaire, ma jeunesse subventionnée, mon contentement mécanisé, mes joues de concours, mon expression d'enfant gâté, ma vulgarité bien répartie, j'ai du mal à croire à mon inscription dans l'Histoire.

Les avions, les interprètes, les cafés d'aéroport, les coiffes de boy-scout des hôtesses de l'air me donnent le sentiment de vivre dans un téléfilm. La classe sociale internationale, formée de mégapoles reliées par avion et TGV, est une inépuisable station spatiale. Je m'y sens enfermé comme dans les couloirs d'un hôtel sans fin.

Mais le pire est ma lâcheté. Car je ne suis qu'un mollusque invertébré dont l'incroyable plasticité s'adapte à n'importe quelle circonstance. Cette prostitution aux formes extérieures m'assure des résultats concrets – pouvoir, célébrité, argent, récompenses – qui trahissent que le réel est aussi décevant que moi.

En vérité, je n'ai jamais admis de payer le prix des choses. Payer, c'est échanger : on ne gagne jamais rien. La véritable excitation provient du passe-droit, de la resquille, du privilège. Autant l'injustice abat celui qui la subit, autant elle enivre celui qui en profite. Il n'y a rien de plus ennuyeux qu'un monde juste

où chacun récolte ce qu'il a semé. Si la plus-value ne procédait pas d'une tricherie, d'un vol, d'un scandale, elle ne procurerait pas ce sentiment de transcender les limites de l'univers. L'immoralité est cette prodigieuse invention de l'homme qui offre à certains de goûter à un inouï imprévu par l'essence des choses. Par ce dépassement, la malhonnêteté est la première des cultures puisqu'elle permet de franchir les limites de la nature. La friponnerie est ainsi un stupéfiant dont je ne peux plus me passer.

Malheureusement, je vis maintenant les lassitudes du drogué qui, entre deux montées épileptiques, traverse la morne réalité des obligations quotidiennes. Emprunter une fois de plus mon jet privé, accompagné de mes gardes du corps sinistres et dévoués, signer dans l'avion des contrats sans signification, lire les généralités de mon futur discours... tout cela m'éreinte totalement. Pour tenir le coup, il me faut accomplir une nouvelle entourloupe, massacrer un peu plus le climat afin de me fournir les endorphines dont j'ai besoin.

Heureusement, le désespoir des millions de Français que ma politique a précipités dans la précarité soulage un peu ma tête de bois. Ils sont pauvres, malades, ils ne pourront bientôt plus se soigner, ça m'aide à voir ma situation en rose. Merci mes concitoyens. Continuez à vous plaindre, à manifester, à

casser des vitrines, à bloquer des autoroutes, votre misère allège ma déprime.

Cependant, chaque matin, ma cote de popularité monte et descend à la manière d'un produit financier ou d'une température. Cette humeur nationale qui impacte mon humeur personnelle me gâche mon petit déjeuner.

Et puis je vois la planète qui s'engorge, le système économique qui s'encrasse... La courbe exponentielle de mes destructions, nécessaires aux doses toujours plus fortes qu'exige ma toxico-dépendance, se ramollit de manière affligeante. Drogué à l'exploitation des autres et de la nature, je me vois bientôt en rupture de stock.

Alors j'arrête. Anticipant sur l'éclatement de la mondialisation, je me relocalise. Je vous quitte pour devenir ce que j'aurais dû toujours être : un guichetier de banque.

Enfin ordinaire, enfin anonyme, je manipulerai mes clients avec peut-être plus de jouissance que depuis mon perchoir. Car je pourrai voir les visages de mes victimes.

Bonnes élections.

Un psychiatre fuit ses patients

Chers Patients,

Je m'adresse à vous, locataires de cet hôpital psychiatrique, usagers des chambres stérilisées, familiers de la seringue, pour vous informer que je vous laisse tomber.

Oui, j'en ai assez. Je ne supporte plus vos visages désunis qui insultent l'identité, vos regards dopés au narcissisme, vos confusions autoritaires, vos logiques desséchées, vos passe-droits affectifs, vos transcendances trafiquées, vos privilèges autoproclamés, vos insuffisances définitives, vos appétits sans objet, vos mains incestueuses, vos souffrances confortables, vos haines en kit.

Victimisés avec délice par le pouvoir médical, vous prenez en otage votre propre humanité pour dominer ceux qui vous soignent.

Vos pensées mécanisées, vos grandeurs sans ambition, vos théâtres d'amateur ont cessé de me

convaincre. Derrière vos douleurs morales, indispensables au maintien de votre séjour dans cet établissement, je ne vois que fainéantise et perversion. Entretien votre fatras psychique subventionné afin de conserver vos privilèges, vous exhibez avec arrogance des accouplements conceptuels monstrueux dans une surenchère qui les vide de tout génie.

Éboueur de vos délires, je ne suis pas de votre classe sociale. Vous me méprisez comme un larbin qui entretient votre survie. Dépendants des institutions, vous opposez à leurs significations convenues vos extravagances insensées que vous tentez de faire passer pour de la liberté.

Escrocs de la relation, faux-jetons de la parole, votre folie n'est pas série de trouvailles mais simple démission face aux exigences de la vérité. Vous débarrassant de la police du vrai, vous n'avez plus, pour réfléchir, que le secours du grandiose, du spectaculaire et de l'insensé. Mais, au final, vos créations fantastiques tournent toujours autour de vos pipis-cacas.

J'ai renoncé à élaborer de savantes théories pour épuiser la surabondance de vos imaginaires. Vous êtes tous paranoïaques, convaincus de votre importance. Chacun occupant le centre du monde, je ne vois que des Napoléons accusant le voisin d'être un faux. Dans cette compétition à être l'original, vous êtes ennemis les uns des autres comme de vous-mêmes.

Vous prétendez être fous pour simplement rester des sales gosses. Et il faudrait chercher à vous comprendre alors qu'il n'y a aucun mystère.

Impuissants à vivre, vous prenez ceux qui y réussissent pour des conformistes, des vendus, des prostitués. Pour vous, je me suis soumis à la banalité du langage, des conventions sociales et du cursus universitaire prétracé. Je vois bien à vos regards que vous me considérez comme un vaincu qui a troqué sa folie pour le confort et la sécurité d'une reconnaissance facile.

Vous me reprochez mon confort. Mais n'est-ce pas vous qui, ayant choisi de demeurer au stade archaïque du nourrisson vengeur, demeurez dans la pire des facilités ? Vous légitimez votre position par une souffrance qui serait supérieure à celle des bien portants. Mais, à force de me rendre la vie insupportable, vous avez perdu la suprématie du plus souffrant.

Alors je vous abandonne. Désormais, vous n'aurez plus à vous battre que contre vous-mêmes. Et vous découvrirez alors cet adversaire qui vient de me faire fuir.

Bon combat.

Un ami cesse de rendre service

Chers Amis,

Je vous informe, par ce courrier, que j'arrête définitivement de vous rendre service.

Je ne vous déplace plus en voiture, ne maquille plus vos documents, ne réalise plus vos affiches, ne reçois plus les courriers de vos maîtresses, ne vous prête plus d'argent, ne vous pistonne plus.

Ne croyez pas que je vous reproche de m'accabler de demandes. Mais le bricolage de vos organisations, vos absences d'anticipation, la confusion de vos requêtes alourdissent l'effort que je dépense pour vous.

Toi qui me téléphones à des heures indues, interrompant la laborieuse réparation de mon psychisme que j'enclenche tous les matins, tu m'exposes une difficulté que tu conçois au fur et à mesure que tu me parles. Ton esprit polycontaminé d'associations

parasites, bousculé d'excitations et d'idées de grandeur, pollué de revendications mesquines, d'envies imprécises et de petits souhaits de vengeance, digresse, diverge, s'égare et revient au sujet par des rétablissements héroïques dans un feu d'artifice qui m'épuise. À moi ensuite de démêler, comme un détective, tes intentions latentes dissimulées sous le cauchemar de ta logorrhée bourgeonnante. Tu me contrains à être autoritaire, brutal, directif pour recadrer le mauvais poème que tu déverses dans mon combiné.

Toi qui débarques chez moi le visage collé au téléphone portable, réglant dix affaires à la fois en déambulant dans mon salon sans me dire bonjour, tu étales ensuite sur ma table des brouillons indéchiffrables truffés de fautes d'orthographe. Et me voilà à nouveau dans le rôle du policier qui enquête sur des documents immatures afin de te sortir d'un pétrin que je peine à interpréter.

Toi qui m'envoies un message électronique incomplet, imprécis, formulant une attente des plus énigmatiques, tu jettes dans mon esprit anxieux une graine mauvaise qui va m'empoisonner d'élucubrations toxiques. Afin d'en avoir le cœur net, c'est moi qui vais te téléphoner afin d'obtenir des précisions pour me guérir de l'inquiétude.

Amis, vous êtes inachevés. Incapables de nager, vous vous noyez à tout instant, appelant au secours

en permanence. En conséquence, pratiquant à tour de bras des sauvetages incessants, j'entretiens avec énergie les bourreaux qui saucissonnent mon existence.

Étant calme et organisé, je ne peux opposer à vos urgences un problème personnel qui me rendrait indisponible. Ma maturité, ma stabilité me rendent vulnérable à vos attaques. Vous allez mal et je vais bien, c'est donc à moi de le payer.

Et je commence à comprendre. Ma santé mentale est un privilège, donc une injustice. Défavorisés dans le marché de l'équilibre psychique, vous débarquez dans mon séjour propre et rangé pour récupérer du profit. Du coup, vous allez mieux et je vais moins bien. C'est votre vision du partage.

Étant un salaud de riche, je me retrouve désormais, de votre faute, pauvre psychiquement, comme vous débordé, comme vous désorganisé, comme vous proche du burn-out. Ma vie ressemble alors à la vôtre, sans cesse interrompue, agressée par l'imprévu, bousculée par l'intrusion du monde extérieur. Plus mûr que vous, je suis devenu imposable.

Mais, par ce courrier, je me ressaisis. Car, à l'image de l'argent que nous versons aux impôts et qui permet à l'État d'investir dans de grands projets inutiles, vous me contraignez, en vous aidant, à dépenser mon énergie dans des placements sans avenir. Et de la

même façon que notre pays s'endette au fur et à mesure que les contribuables l'enrichissent, mon amitié, toute dévouée, ne sert finalement qu'à vous fournir du carburant pour vous enfoncer davantage.

Et alors que j'ai décidé, en bon citoyen, de tromper le fisc pour empêcher la nation de mal dépenser mon argent, je me retire de l'aide que je vous apporte, afin de cesser de doper vos pathologies.

Je conserve pour moi ma libido mentale, m'assois sur mon trésor personnel, investis dans l'égoïsme. En cela, je deviens fidèle à la théorie libérale qui prétend que l'égoïsme de chacun sert l'intérêt de tous. Or, si ce point de vue est contesté dans le champ de l'économie, il l'est certainement moins dans celui des relations humaines.

Bonne chance.

Une petite fille ne veut pas grandir

Chers Parents,

Je me suis regardée dans la glace. J'ai trouvé que j'avais atteint la perfection de la grâce et de l'innocence. Future femme, j'ai la silhouette du rêve.

Je ne veux donc pas, en grandissant, quitter cet état de projet pour chuter dans la laideur de la chose réalisée. Je souhaite n'être ni une mère nourricière dont les attributs, adressés aux enfants, attirent cependant le regard des hommes, ni une épouse polyvalente, ni une femme délaissée par les coureurs de jupon.

Alors que la beauté de la petite fille élève, celle de la jeune fille excite. Je souhaite conserver la pureté de mon âge, summum de l'accomplissement humain avant la descente dans les nécessités de la reproduction.

Tant que je suis inféconde, je ne suis pas incarnée. La véritable naissance se produit lorsque les hormones achèvent la construction du corps, enracinant la personne dans la vie par l'apparition du désir.

Prépubère, je suis encore en phase d'entrée dans le monde, protégée du réel par le bouclier des parents, dans cet état préparatoire qui maintient une distance avec la vie.

Passant ma journée à jouer, c'est-à-dire à faire semblant, je suis encore irréelle.

C'est cette irréalité qui me donne une beauté supérieure.

Petite fille, je suis une fiction. Mon expression imaginaire m'accorde le pouvoir des êtres fantastiques – lutins, fées, demi-dieux.

Le passage à l'âge adulte sera marqué par une forte poitrine, des fessiers indiscutables, un ventre ouvert au service de l'espèce. Ce pragmatisme du corps le rendra séduisant comme une belle machine, pleine de puissance et de promesses. L'homme attiré par la femme est envoûté également par les motos et les voitures, saturées de rondeurs et d'avenir.

Je refuse ce corps efficace dont même la beauté a une fonction reproductrice.

Petite fille, je ne sers à rien, à l'exemple du Petit Prince sur son astéroïde.

Rêvant à l'amour, je porte dans le regard un idéal que sa réalisation éteindra.

Voilà pourquoi j'ai décidé de me figer dans l'éternité du projet, le cristal d'un futur évoqué.

Pour éviter la croissance, j'adopterai désormais un régime à base de carottes crues et de choux verts.

Chers Parents, vous garderez pour toujours votre petite fille qui ne grandira plus, rivalisant ainsi avec les chiens d'appartement, les canaris, les poissons rouges ou les nounours en peluche, ces rivaux de l'enfance.

Vous pourrez me conserver dans votre maison, chaste objet d'amour, auprès des œuvres d'art, ces beautés déssexualisées, du chat angora, cet être à la sublime artificialité, des nains de jardin, dont l'inexistence parle à votre cœur, des livres, qui ont détourné vos pulsions vers un ciel des idées, et même des plantes vertes, ces créatures passives entièrement orientées vers la globalité.

Charmante, timide, discrète, j'existerai pour rien, sans but ni profit, comme la vie.

J'échapperai au sordide écoulement du temps qui, dans son cynisme, nous instrumentalise pour nous pousser à fabriquer nous-mêmes nos futurs remplaçants.

Peut-être ma peau vieillira-t-elle. Vous découvrirez alors ce que peut être une vieille petite fille, émouvannte comme un jouet usé.

Lettres de burn-out

Désincarnée jusqu'à ma mort, je quitterai cette existence sans avoir posé le pied. Il me sera plus facile de perdre ce que je n'ai jamais eu.

Votre enfant.